

La cheminée des Vaudois, cinq cent vingt-cinq ans après

récit de Julien Vercueil et Laurent Vercueil, relu par Axel Félician
Photos de Cathy, Léa, Axel, Laurent et d'autres qui se reconnaîtront

1. Départ de Freissinières

Ce vendredi d'été 2019 est riant et chaud, mais pas encore caniculaire. Venant de Grenoble, nous arrivons en retard à notre premier rendez-vous vaudois, en terre de Freissinières. Là nous attend, en compagnie de proches venus partager le moment de notre départ, Axel Félician. Nous ne le connaissons que depuis peu, et par messages interposés.

Étonnante coïncidence : depuis cinq cent vingt-cinq ans, personne semble-t-il n'avait eu l'idée de se lancer dans le périple que nous allons parcourir ensemble. Pourtant, sans nous connaître ni nous concerter, lui comme nous avons dessiné à peu près le même itinéraire entre Freissinières et Cabrières d'Aigues. Tout aussi indépendamment, nous nous sommes décidés à le parcourir en trotinant... à une semaine d'écart, au mois de Juillet 2019.

Dans cette histoire, ce sont les Vaudois qui ont fait le lien entre nous. Les Vaudois, oui, mais pas seulement : notre pratique partagée du trail et de la course de montagne a aussi contribué à nous faire nous rencontrer : en l'occurrence, c'eût été trop bête de ne pas voyager ensemble ! Nous faisons connaissance sur la place de Freissinières, avant de partager quatre jours de découverte d'un vaste terrain de jeu, alpin et provençal.

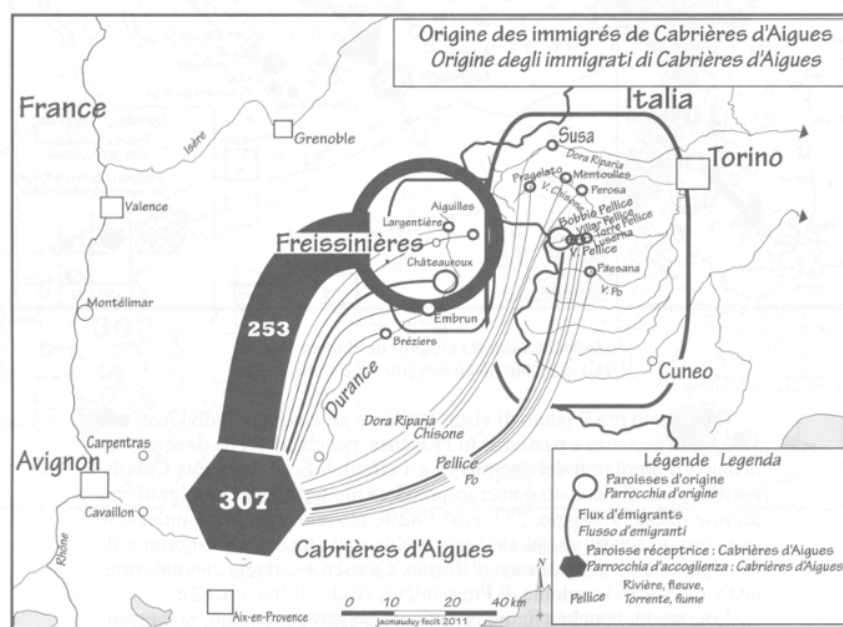
Fig. 1. A Freissinières



Laurent, Axel et Julien encore tout frais et dispos, à Freissinières

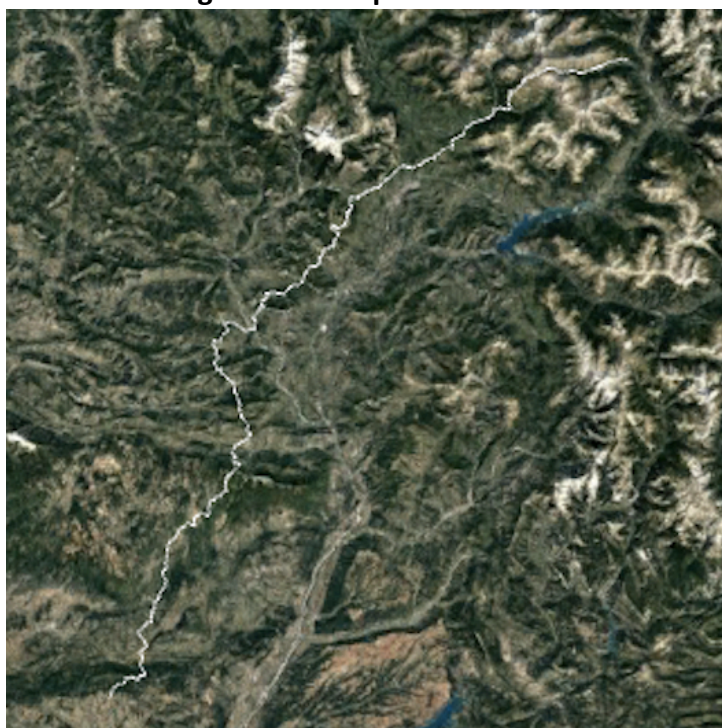
L'idée est de parcourir, non pas avec l'esprit de l'exactitude scientifique mais plutôt celui de l'évocation mémorielle, un parcours que firent à partir de 1485, ces soixante-quinze familles de Freissinières qui quittèrent leur vallée pour aller repeupler un village du Luberon appelé Cabrières d'Aigues, à la demande du seigneur du fief, Raymond d'Agout.

Fig. 2. La migration vaudoise du XV^{ème} siècle vers Cabrières d'Aigues



Source : Audisio G. (2011) : « Migrants vaudois, Dauphiné, Piémont, Provence », *Collana della Società di Studi Valdesi*, n°30. Torino : ed. Claudiana, 2011.

Fig. 3. Le tracé prévu en 2019



En blanc, le tracé prévu du périple de 2019, de Freissinières à Cabrières d'Aigues (fond Google Earth)

2. Vers le Col d'Orcières

Axel nous propose un départ de la « Grotte des Vaudois » ou des Fazys. Sa triste histoire, celle de familles entières pourchassées, croyant trouver refuge ici en 1390, et qui furent piégées par les flammes et la fumée de l'inquisition venue les punir de n'avoir pas abjuré et moururent asphyxiées, nous est connue. Nous y montons en famille. De là, la vue est superbe (nous sommes à plus de 1500 m d'altitude) et la fraîcheur du site ne nous incite pas à la quitter tout de suite. Pourtant, un peu après 12h30, il faut se résoudre à donner le départ. Il est grand temps, nous avons prévu de démarrer vers 11 heures...

Fig. 4. Dans la grotte des Fazys



La première partie du parcours reste un peu « à la maison » : passant par le sentier des alpages, nous dominons la vallée tout en mettant le cap sur Dormillouse. Après un raidillon le long du kilomètre vertical tracé par le club local de trail, cascades et chalets d'alpages se succèdent en balcon au-dessus de la vallée. Après quelques heures, nous abordons le village familial par les Romans. En contrebas, l'école, le temple et le fameux « chalet » de Félix Neff, aujourd'hui masure à moitié démolie, qui abrita la première école normale d'instituteurs. Sur place, un salut s'impose à la maison familiale, occupée jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle par nos ancêtres, dont les derniers partirent ensuite pour l'Algérie. Cela faisait quinze ans que nous n'y étions pas venus, c'est la dalle rocheuse devant laquelle elle se tient qui me permet de reconnaître la maison. Axel nous prend en photo, Laurent et moi, devant la maisonnette.

Fig. 5. A Dormillouse, Laurent et Julien devant la maison des aïeux



Puis c'est la montée vers le Col d'Orcières (ou de Freissinières, c'est le même). Les marmottes sifflent, comme elles sifflèrent jadis aux oreilles des Vaudois (j'ai lu quelque part que le nom de Dormillouse pouvait évoquer l'animal), tandis que le sentier s'élève progressivement au-dessus de la végétation pour attaquer la haute montagne. Un dernier effort et nous voici au col. Un peu au-dessus, un groupe de bouquetins, tauliers du lieu, nous observe sans émotion. Nous ne faisons que passer, ils le savent bien et ne se dérangent pas trop à notre approche. Plutôt que de plonger tout de suite sur Orcières par les pistes de ski, Axel, qui commence à déployer ses talents de navigateur, nous propose une variante par les crêtes.

Fig. 6. Col d'Orcières (ou de Freissinières)



Vue vers le sud : lac des Estaris et la pointe des Pisses

On se doute que les ancêtres, gênés par la neige qui à l'époque s'attardait à ces altitudes toute l'année sans doute, n'ont pas choisi cette option. Mais elle est plus belle et son parcours nous offrira de superbes échappées. Nous piquons donc sur le grand lac des Estaris par le Nord, puis nous longeons la crête jusqu'au Roc d'Allibrandes, d'où nous descendons plein Sud sur le Drac noir, contournant ainsi Orcières par les alpages et la forêt, qui s'anime de nouveaux bruits tandis que le jour commence à s'éteindre.

Fig. 7. Descente vers le roc d'Allibrandes



3. La nuit tombée en Gapençais

Notre premier rendez-vous avec la petite, mais précieuse, troupe de nos accompagnants a lieu au hameau des Ricous, sous le village de Serre-Eyraud. Il est 21 heures, on a bien besoin de changer d'affaires après 36 kilomètres et 2100 mètres de dénivelé positifs (3000m D-). Nous avons prévu d'enchaîner une nuit et une journée de progression, puis de dormir samedi soir.

Il devient rapidement évident que les prévisions initiales de nos routeurs Laurent et Axel étaient un brin optimistes : il ne sera pas possible d'atteindre Cabrières en deux jours et demi. Pour rester dans des temps raisonnables, nous reconsidérons aussi le profil du trajet restant, en évitant quelques sommets et cols (le Cuchon qui nous domine alors, ou plus loin le col de Gleize, au-dessus du col Bayard). La nuit s'installe. Nous traversons Saint Léger-les-Mélèzes et nous dirigeons vers le col de Manse, sous le Puy du même nom. L'environnement est devenu moins montagnard et plus agricole, mais nous restons aux alentours de l'altitude 1500 m.

Une courte descente nous amène à la réserve d'eau Georges Serres, d'où part le canal du Drac. Axel a la judicieuse idée de nous proposer de le suivre. Le parcours est bucolique. La nuit, il faut juste faire attention à la multitude de crapauds et grenouilles qui traversent le chemin pour plonger dans l'eau que nous longeons. A gauche, en contrebas, les lumières de

l'agglomération gapençaise. En face, puis au-dessus, la silhouette du pic de Charance, que nous ne gravirons pas. Au bout de treize kilomètres en balcon, le chemin nous mène à la réserve d'eau du Baume, à partir de laquelle nous pouvons traverser la nationale pour nous arrêter à Manteyer.

4. Céüse, ce monument

Le soleil s'est levé. A 7 heures, les cloches de l'église de Manteyer s'ébrouent paresseusement. Faisant alliance du hasard et de la nécessité, une tondeuse automatique, scarabée obèse, aveugle et gourde, s'obstine à nettoyer aléatoirement, en silence, une pelouse arborée. Les machines se sont réveillées avant les hommes. Ce qui nous domine est moins technologique, mais plus impressionnant : les pentes de la montagne de Céüse, surmontées d'un liseré de falaises calcaires, qui rayonnent au soleil. Nous les attaquons de face. La raideur de la pente n'est compensée que par le fait que nous sommes à l'ubac et protégés par un beau couvert végétal. Nous atteignons bientôt la côte 1800m, d'où il nous semblait envisageable de contourner la montagne à flanc de coteau pour éviter d'avoir à franchir le dernier ressaut qui fait basculer sur le plateau. En fait, ce n'est pas possible : à cette altitude, le contournement est une *via ferrata*. Nous franchissons donc les deux ou trois dernières marches équipées de câbles pour atteindre le Pas du loup.

Fig 8. Axel au sommet de la Montagne de Céüse



De là, ce qui n'est pas un cratère mais y ressemble, se dévoile à nous : ses bords Est, Sud et Ouest s'étagent entre 1600 et 2000 m d'altitude, son cœur est colonisé l'hiver par quelques skieurs, l'été par les brebis et leurs patous. Traversant les alpages, je retrouve des sensations d'enfance : chaque pas déclenche une petite révolution dans des sociétés d'insectes de tous ordres, qui sautent et vrombissent en nuages. Ici, les pesticides n'ont pas commis leur holocauste.

Arrivés à l'aplomb du col des Guérins, notre prochaine étape, nous hésitons une seconde à descendre par une falaise équipée, mais les panneaux d'interdiction et un reste d'instinct de conservation nous en dissuadent. Nous ferons donc le tour par les marais de Raux, puis, une fois la corniche franchie, par une épaisse forêt où nous dérangeons un troupeau de vaches un peu perdues dans ces sentiers et vallons escarpés. Nous finissons par arriver aux Guérins. Nous y retrouvons nos proches, après quatre bonnes heures de traversée de cette montagne magnifique, petit Ngorongoro du gapençais.

Fig 9. Laurent se repose aux Guérins, dominés par les falaises de Céüse



5. Au seuil des Baronnies provençales

Lorsqu'il s'agit de repartir, la température a monté d'un cran. Nous gravissons la petite Céüse par la côte belle. Après le plateau de Saint Pierre, nous plongeons sur le village d'Esparron, dépourvu de bar mais offrant en compensation deux fontaines d'eau claire aux passants. Nous nous en contenterons. La journée est déjà bien avancée, nous tâchons de nous fixer un objectif pour terminer cette première partie de notre périple, qui aura duré un peu plus de 30 heures. Ce sera le col de Faye, sur les flancs de la montagne de Saint Genis. Pour cela, il faut d'abord passer le col des Garcins, puis contourner une zone humide – qui, sécheresse oblige, ne l'est plus – et enfin descendre vers le bois de Faye. En chemin, un arrêt s'offre à nous au refuge des Oustauds : omelette, bière et boissons fraîches, desserts fruités, l'endroit est plutôt accueillant ! Nous regrettons un peu de ne pas prendre le temps de faire une petite pétanque avec les boules mises à notre disposition, mais ce sera pour une autre fois. La descente est agréable, la douceur de la soirée a remplacé les hautes températures de l'après-midi.

Fig 10. Deux bâtons de trailer oubliés au col ?



Vers 21h, une maison forestière, ancienne propriété bordée d'une élégante noyeraie, offre ses espaces intérieurs et ses pelouses au bivouac. Nous décidons de stopper là notre progression : nous sommes assez bas (800 m d'altitude), nous avons besoin de nous reposer, nous repartirons tôt le lendemain matin. Ce bout de nuit à la belle étoile a été salutaire pour Laurent et moi, mais pas pour Axel. Le froid et les chauves-souris lui ont mené la vie dure et l'ont empêché de dormir. Il est même soulagé de repartir à 4 heures du matin, sachant que la nuit précédente avait été blanche et qu'il a déjà parcouru environ 105 kilomètres.

A cette heure, à cet endroit de la forêt, les bêtes sont nombreuses à être dérangées par nos frontales : une femelle sanglier et ses marcassins, plusieurs chevreuils que nous ne voyons pas mais qui poussent leur aboiement rauque caractéristique, des chouettes qui hululent et s'envolent lourdement dans les feuillages... Vers le col de Faye, Laurent et Axel repèrent, à 50 mètres dans les fourrés, deux yeux luisants à la lumière des frontales qui les fixent puis s'éloignent rapidement : un renard, peut-être un chien errant ?

La montagne de Saint Genis s'ouvre au Nord-Ouest par un pas franchissable, qui conduit au ravin de Saume Longe, creusé dans le calcaire par le torrent du Riou qui prend sa source dans le massif. L'endroit, bien suivi par le chemin qui semble avoir été autrefois assez large pour permettre le passage des colporteurs (vaudois ?) et autres charrois légers, est spectaculaire et très agréable au matin. Plus d'une fois nous devons nous retenir de piquer une tête dans l'une des vasques fraîches du ruisseau, sachant bien que c'est la canicule qui nous attend au tournant des heures qui viennent. Nous passons le hameau de Saint-Genis, contournons le lac du Riou et faisons halte sur la place d'Eyguians où s'installe un embryon de marché paysan.

6. Le pays d'Orpierre

Fig. 11. Au camping d'Orpierre, on goûte l'instant présent



En ce début de matinée nous parvient l'écho des exploits des français Alaphilippe et Pinot dans les Pyrénées sur le tour de France. Nous tirons droit par la route (une fois n'est pas coutume) vers Orpierre, où nous sommes attendus au camping des Princes d'Orange. Nous l'atteignons une bonne heure plus tard, pour y trouver tout ce dont on pouvait rêver : petit déjeuner, soins des pieds, sieste pour Axel et surtout douche complète ! En ces lieux marqués par la présence ancestrale de cousins (Orpierre et sa voisine Trescléoux), il ne s'agit pas de se présenter trop négligés.

La chaleur a repris ses droits lorsque nous quittons le camping enchanteur. Laurent et moi prenons un peu d'avance sur Axel, qui va (beaucoup !) plus vite que moi et n'a pas fini sa sieste. Il nous rejoindra sans problème. Continuant plein Sud, nous montons à la maison forestière de Beynaves puis attaquons une pente plus raide, mais toujours à l'ombre, pour franchir la montagne de Chabre, que j'ai parfois vue nommer « Le Long Hermes ». A 1300 m d'altitude seulement, sa crête est rocheuse par endroits, effilée comme une arrête alpine. Elle nous donne un magnifique panorama au Nord, qui nous permet de parcourir du regard notre périple depuis le col de Freissinières. La descente sur Barret-sur-Méouge est dépourvue d'ombre. La végétation est terrassée par le soleil et la chaleur, que le calcaire réverbère dans l'air suffocant. On se dit que nos Vaudois ont rudement bien fait de faire la route dans ce sens et pas l'inverse : toutes nos montées auraient été en plein soleil !

Fig. 12. La belle arête rocheuse de la montagne de Chabre, au col de Saint-Ange



Le sentier visible à l'adret (droite) descend sur Barret sur Méouges

A Barret, petite halte sur le parvis coloré de l'école-épicerie-point d'eau-point d'ombre-centre de réparation de bicyclettes. Nous découvrons avec bonheur que les toilettes publiques ont été construites en souterrain : il y fait une vingtaine de degrés, une température presque polaire dans la fournaise ambiante. On espère qu'Axel, en chasse derrière nous, ne la manquera pas. Nous repartons en mettant le cap sur le col de Branche, jouxtant la « crête du travers », l'une de ces montagnes moyennes des Baronnies qui culminent aux alentours de 1500 m d'altitude. Le relief est moins montagnard, les paysages et la végétation changent, nous commençons à voir plus de genêts, plus de chênes verts, les conifères se font rares, sauf près des cols et des sommets. Les villages ont désormais une influence provençale, les maisons portent des toits de tuile et les clochers, un petit air méridional.

7. Nocturne pour la montagne de Lure

Axel nous rejoint sous le col, puis file devant. Il organise avec Léa, sa compagne, notre troisième et dernière nuit qui aura lieu dans la montagne de Lure. Elle sera luxueuse, avec abri et matelas. Du col de Branche, il faut descendre d'abord une marche vers le col Saint Pierre, puis suivre par la Fairotte une piste DFCI qui descend dans la forêt domaniale du Jabron jusqu'à notre prochaine étape : Saint-Vincent-sur-Jabron. Le soleil et la température sont maintenant descendus, la descente se fait dans de meilleures conditions. Nous grignotons à Saint-Vincent, et repartons à la tombée du jour, pour une ascension nocturne de la montagne de Lure. La forêt du Jabron, côté Lure, se remplit de bruits.

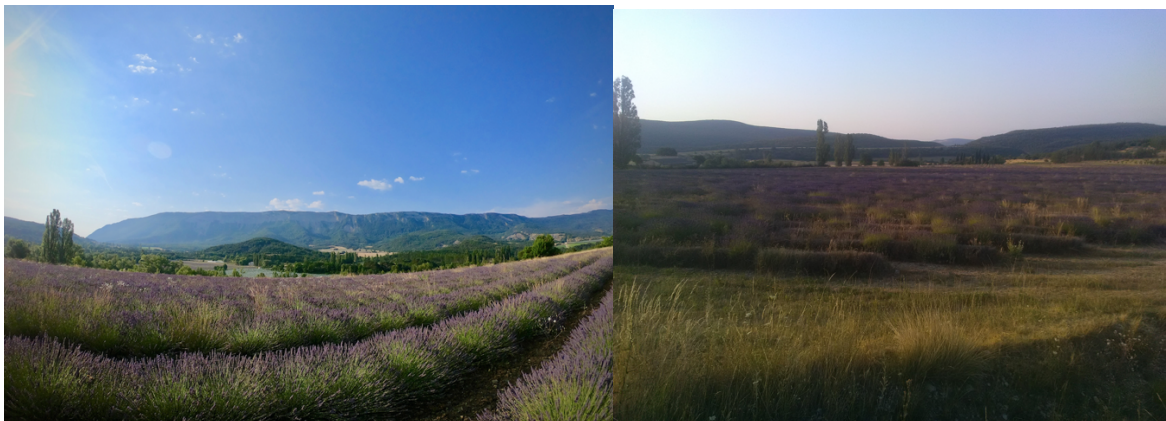
La montée est assez raide, via des pistes de débardage qui ne s'embarassent pas de lacets. Les batteries du GPS expirent un peu avant le col, nous n'avons qu'une frontale, mais nous savons que nous sommes sur le bon chemin et nous avons un altimètre utile pour ne pas dépasser le point de rendez-vous. Notre frontale (unique, celle de Laurent est dans le sac confié à Léa – encore une marque d'optimisme exagéré, il pensait arriver vers 22h) attire une

telle quantité d'insectes de nuit que je la porte à la main, pour éviter d'avaler trop de moucherons rien qu'en respirant.

La bascule se fait au col Saint Vincent. Une descente de quelques kilomètres nous amène au camp dressé pour nous par Léa et Axel, à quelques centaines de mètres du village de Saumane. Sous un bel auvent de bois et pierres restauré, l'eau d'une petite fontaine coule de bassins en bassins. Son clapot régulier habite la nuit et l'enveloppe de sérénité. Une grande table de marbre blanc est dressée, un délicieux plat de légumes grillés nous attend, que nous arrosions d'huile d'olive. A une heure trente du matin, il est temps de se glisser avec bonheur dans la tente. Nous nous endormons presque instantanément.

Lundi matin, dernière journée du périple. Il est six heures trente, Laurent prépare ses affaires pour une ultime cavalcade dans la canicule, entre Lure et Lubéron. Je le laisse partir, l'accumulation des kilomètres et des chaussures mal choisies ont eu raison de mes pieds, il est plus raisonnable pour moi d'en rester là. J'attends le réveil d'Axel, qui a une marge physique suffisamment confortable pour laisser Laurent partir avec une ou deux heures d'avance. Au menu du duo : Banon, les gorges d'Opedette, Viens, Ceyreste et le franchissement final du Lubéron. Désormais, c'est Laurent qui tient la plume.

Fig. 13. Cette lavande qui teint nos plaines de mauve



8. La canicule en Nord Lubéron

Un peu l'effet de la descente progressive en altitude, un peu la marche vers le Sud, et beaucoup, la montée générale des températures, nous savons que ce lundi sera la journée la plus torride du périple. Pas fâché de démarrer à la fraîche, je déroule le ruban de bitume qui mène de Saumane à Banon. Les champs de lavande parfument délicieusement le parcours, et quand je quitte Banon par un chemin qui grimpe légèrement puis plonge vers Montsalier, je traverse des étendues mauves et odorantes avec délice. A Montsalier, un petit détour par la fontaine pour me rafraichir, tremper ma casquette, et retourner sur la trace « .gpx » que je suis scrupuleusement.

Fig. 14. No Pasaran ! le chemin est envahi



Ces scrupules vont m'amener, à la sortie de Carniol, sur un sentier à l'abandon qui disparaît sous les arbustes à épines et des pins couchés. Alors qu'il aurait été plus simple de suivre la départementale... J'en émerge peu avant Valsainte, les jambes rayées, d'où je rejoins un chemin plus civilisé puis la route qui m'amène à Opedette. La température a grimpé, Léa au pied du village, puis Antoine et Sophie dans Opedette me font un accueil princier. Axel n'est pas loin.

Antoine, qui s'initie à une nouvelle carrière de vidéaste, m'attendait pour saisir quelques images de notre parcours Vaudois. Je profite de la pause à la fontaine pour recoller une patte de ma semelle, qui était en train de se faire la malle. Au parking du Belvédère, pause repas en attendant Axel et Léa. Pour leur footing commun, ils auront pris l'autre versant des gorges d'Opedette et je repars sur le GR, m'attendant à les rejoindre vers le pont. Nous grimpons ensuite à deux les rampes vers Viens, et nous arrêtons sur la place, à l'ombre des platanes, pour y laisser passer les heures les plus chaudes de la journée.

Fig. 15. Axel méditant devant les gorges d'Opedette



A 15h, la température est encore très élevée, mais le chemin descend gentiment de Viens dans la vallée et, pour la première partie, dans un parcours plaisant et ombragé. Ensuite, il faut bien avaler du bitume plein soleil, pour gagner le pied du Luberon après avoir franchi le Calavon. Avant d'attaquer notre dernière franche ascension vers la crête du Luberon, nous bénéficions du soutien d'une dame qui nous offre eau fraîche et glace au café depuis son seuil. La montée est longue et sèche, et la pyrale du buis y commence ses ravages dans les parties basses. Heureusement, plus haut le buis est préservé et nous ne sommes pas trop exposés. Je termine complètement carbonisé, et il me faudra une grande partie de la descente pour me remettre de cet effort.

9. Cabrières d'Aigues, la récompense !

Fig. 16. Le trou de Félician, ou la fraîcheur avant l'arrivée



Enfin, nous tombons sur Léa et Laurent (un ami coureur d'Axel) venus nous rejoindre sur une partie plus roulante, et la fin n'est qu'un long moment de plaisir partagé. Un peu plus loin, le trou de Félician et la tribu Félician, nièces et neveux, frères et cousins, paternel, sont là pour fêter notre arrivée. Nous descendons dans le trou profiter encore du frais et y prendre des photos familiales. Encore une petite trotte et Cabrières-d'Aigues est là ! Quel accueil !

Fig. 17. Les marches triomphales, avec Madame le Maire



Fig. 18. Clap de fin à Cabrières

